

Les témoins de la survie Les auteurs qui racontent la culture amérindienne

Jean Sioui

Numéro 162, été 2011

Littérature amérindienne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN


0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui, J. (2011). Les témoins de la survie : les auteurs qui racontent la culture amérindienne. *Québec français*, (162), 18–19.



LES TÉMOINS DE LA SURVIE : LES AUTEURS QUI RACONTENT LA CULTURE AMÉRINDIENNE

PAR JEAN SIOUI*

Photo de Jules-Ernest Livernois :
famille amérindienne de la réserve
huronne de Lorette, vers 1880
(Bibliothèque et Archives Canada).

Pour les fins de cet article, j'ai extrait de l'œuvre *La poésie amérindienne*, écrite par mon amie Béatrice Machet et éditée en 2001 chez L'Armourier, quelques lignes dont j'ai alimenté ma pensée pour expliquer pourquoi les écrivains des Premières Nations peuvent humblement se définir comme les « héritiers des ancêtres, pour une nouvelle société ».

Rétablissons les faits

La colonisation aurait pu faire des Premières Nations du Canada d'autres de ces peuples amérindiens disparus dans la tourmente du Nouveau Monde, et qu'on ne peut plus connaître aujourd'hui que par quelques chroniques fragmentaires. Mais, dans les divers points du Canada où l'histoire les a conduits, plusieurs groupes se sont maintenus dans des petits villages qu'on appelle « réductions ». Au début du XX^e siècle, on trouvait dans ces divers endroits de nombreuses personnes qui parlaient encore leur langue maternelle et gardaient un souvenir vivace de leurs affiliations claniques et d'une imposante tradition orale : chants et mythes, récits et légendes sont l'héritage de nos Anciens devenus, sans illumination, les gardiens d'une culture toujours vivante pour nos nations.

Les mythes, contes et légendes étaient transmis oralement d'une génération à l'autre et récités par les conteurs en diverses occasions. Comme les Autochtones n'avaient pas de système d'écriture, la mémoire humaine était le seul gardien des traditions. Les Anciens enseignaient systématiquement les traditions aux plus jeunes, afin que ce patrimoine soit transmis aux générations à venir. Depuis des siècles, nos peuples ont eu à lutter pour leur survie. C'est cette histoire d'une résistance incroyable, d'une force de survie jamais égalée dont nous, auteurs, sommes les héritiers. Nous sommes les nouveaux gardiens du langage, nous créons de nouveaux rituels dans

l'esprit des anciens, nous racontons des histoires et livrons des messages qui dépassent le domaine strict de la littérature, car notre vision du monde holistique, où la figure du cercle est prépondérante, tient compte de la terre et de tout ce qu'elle porte, entités considérées comme vivantes dans notre esprit. Cet avènement d'auteurs autochtones nous donne aujourd'hui l'opportunité d'écrire une autre version, non officielle, de l'histoire des Autochtones. Nous, auteurs, subversifs par essence, sommes conscients qu'à travers la littérature, il y va de la survie d'une culture, de la vérité d'un peuple. Les influences de la culture écrite (avant tout esthétique), comme des racines tribales (le spirituel), jouent un rôle important dans la vitalité et la créativité des auteurs autochtones. Elles donnent à notre imagination un sens de la proportion et de l'équilibre. La littérature autochtone n'a pas la dimension sacrée des contes et des mythes de la tradition orale mais elle en est une continuation, elle perpétue cette tradition en s'adaptant aux éléments de modernité. Dynamique, elle montre comment nos cultures autochtones savent évoluer tout en gardant l'essentiel, ce pour quoi nous sommes au monde, et d'où nous venons, selon les lois intemporelles et éternelles de la roue de la vie, selon les voies de l'harmonie qui fondent nos cultures.

Nous, auteurs autochtones, acceptons la responsabilité qui incombe à chacun en tant qu'habitant de cette planète. Nos récits, pleins de sagesse et d'humilité, nous disent que communiquer et partager est possible, nous montrent la grandeur de nos espoirs, de notre amour de la vie. Notre volonté est nourrie de notre statut d'autochtone, cette force qui se dégage pour faire progresser nos nations et l'humanité tout entière. Notre écriture témoigne d'un formidable enjeu, celui d'un projet auquel nous pouvons coopérer. De cet élan et de cet espoir naissent des textes qui savent parfois être sans concession. Notre écriture a du tranchant et de la dignité.

Survie de la parole autochtone

Dans *Quartier Libre*, sur le Web, Mathilde Regnault signait un article qu'elle a intitulé « La PLUME libre ». Elle a écrit :

« On connaît ses pow-wow, ses sculptures en pierre de savon, ses aquarelles présentes dans toutes les boutiques à touristes. Il reste pourtant un pan de la culture autochtone qui demeure pratiquement inconnu du grand public : sa littérature. Ils sont une poignée au Québec à écrire leur histoire et leurs coutumes. Un véritable chemin de croix.

“ Étudier la littérature amérindienne du Québec relève de l'exploit, et pour cause : ils ne sont qu'une trentaine à avoir publié, le plus souvent en français, des écrits qualifiés d'autochtones¹. Un ouvrage sur l'histoire de la littérature amérindienne dans notre province comptait, en 1993, 25 livres, écrits par 18 auteurs. Mais depuis 1993, il y a eu un essor et, aujourd'hui, on recense plus de soixante titres, ce qui dénote un dynamisme accru », constate Maurizio Gatti, [qui] a préparé une thèse sur le sujet.

La jeunesse de cet art est sans doute la raison principale de ce manque de prolifération. Les Premières Nations du Québec n'ont véritablement commencé à écrire “pour le plaisir” qu'au début des années 1970. La méfiance était alors de rigueur pour toutes ces choses inscrites noir sur blanc, qui ne leur avaient jusque-là apporté que des ennuis (plusieurs contrats signés par des Blancs avec les Indiens n'ont pas été respectés). La tradition orale a toujours dominé et prévaut encore dans les communautés autochtones ».

Il me paraît évident de comprendre que nous, écrivains, devenons des personnages très importants à notre époque pour diffuser encore et encore toute la pensée des Premières Nations. Il n'est donc pas prétentieux d'affirmer que les écrivains des Premières Nations sont des témoins importants de la survie de la parole autochtone.

Sylvie Nicolas dit dans son livre *Autour de Okia — Le premier regard* : « Les premiers conteurs étaient peut-être des rêveurs. Mais ils étaient, aux yeux des leurs, porteurs d'un vaste savoir, d'une connaissance précieuse, d'un trésor inestimable. Ils étaient les gardiens de ce que l'on nomme aujourd'hui le patrimoine vivant »².

C'est animé par ce défi de **dire** ce que l'on n'entend pas assez, de **faire connaître** ce que l'on ignore trop, de **rappeler** ce que l'on risque d'oublier, de **croiser** les choses d'hier et celles d'aujourd'hui, de **donner** un espace aux choses de demain, d'**ouvrir** les yeux, les bouches, les voies, les bras, en somme de **rêver**, que je participe activement depuis les six dernières années aux *Résidences d'écrivains autochtones en début de carrière*.

Ce programme est une initiative du Service des lettres et de l'édition du Conseil des Arts du Canada. Les candidats retenus participent à un programme intensif de création littéraire de deux semaines. Sous la direction d'écrivains autochtones établis, le programme est conçu pour permettre aux résidents retenus de mettre à jour et de perfectionner leurs compétences en rédaction. Il comprend des ateliers de formation, des périodes d'écriture individuelle en studio, des exposés de conférenciers, de la recherche dans Internet et dans des archives, ainsi qu'un volet culturel.

Les écrivains qui reçoivent une subvention de ce volet réalisent un projet précis d'écriture, tout en participant au programme dans lequel ils se familiarisent avec des techniques, des méthodes et des genres d'écriture, ainsi qu'avec les traditions et protocoles culturels et ceux

liés au conte ; ils prennent connaissance de méthodes pour accroître la pertinence de leur écriture pour leurs communautés ; ils apprennent des stratégies novatrices en vue de faire publier leurs œuvres.

De 2005 à 2009, le programme a été offert au Banff Center en Alberta, mais cette année, il a plutôt été offert à Québec et dirigé par les éditions Hannenorak.

Les cinq boursiers qui ont participé au programme de 2010 sont Marie-Andrée Gill (Innue de Mashteuiatsh), Pauline Dubé (Attiqamek de Manawan), Mélissa Mollen Dupuis (Innue de Sept-Iles), David Sioui (Wendat de Wendake) et Manon Nolin (Innue de Sept-Iles). Dans les pages suivantes, je vous invite à lire les textes de ces écrivains autochtones de la relève, qui sauront à leur tour transporter la richesse de notre culture.

* JEAN SIOUI est Wendat. À la retraite, il a complété un baccalauréat multidisciplinaire (certificats en création littéraire, en études autochtones et en études bibliques) à l'Université Laval. Il a publié son premier recueil, *Le pas de l'Indien*, aux éditions Le Loup de Gouttière en 1997, où il a dirigé la collection jeunesse « Les loups rouges ». Il a publié en 2004, *Poèmes rouges*, un recueil de poésie et *Hannenorak*, un roman pour la jeunesse. En 2007, il a publié au Loup de Gouttière son deuxième roman jeunesse, *Hannenorak et le vent*, et un recueil de poésie, *L'avenir voit rouge*, aux Écrits des forges. Son dernier recueil de poésie, *Je suis Île*, a été publié chez Cornac, en 2010. Il est cofondateur du Cercle d'écriture de Wendake ; animateur d'ateliers de poésie au Centre de développement de la formation et de la main-d'œuvre huron-wendat (CDFM) ; formateur au Banff Center et aux éditions Hannenorak pour le Conseil des Arts du Canada, dans le cadre du programme *Écrivains autochtones en début de carrière* ; consultant et rédacteur du manuel de formation pour intervenants en milieu autochtone au Conseil de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador. Ses textes ont été publiés dans plusieurs revues dont *Ici-é-là* de la Maison de la poésie de Saint-Quentin en Yvelines (France), *Ellipse* des éditions Ellipse à Frédéricton au Nouveau-Brunswick (Canada), *Poor But Sexy* (Toronto), *Les Archers* à Marseille (France), *Anthologie de poèmes francophones pour les enfants* à Paris (France), *Comme en poésie* (France). Il a aussi écrit dans les collectifs *Aimititau / Parlons-nous* et *Mots de neige, de sable et d'océan* et quelques-uns de ses poèmes se retrouvent également dans l'anthologie *La poésie québécoise des origines à nos jours*. Il a participé en 2008 au Festival international de la poésie de Namur-Belgique. En 2009, il est invité aux correspondances d'Eastman, au festival Présence autochtone et à plusieurs autres événements littéraires.

Notes

- 1 *Littérature amérindienne au Québec. Écrits de langue française*, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 271 p.
- 2 Mathilde Regnault, « La PLUME libre » dans la revue en ligne *Quartier libre* : www.ql.umontreal.ca/volume8/numero14/culturev8n14c.html

